

Illinois Wesleyan University

From the Selected Works of Christopher Callahan

1990

Aspects de la scriptologie des chansonniers français des xine et XIVe siècles

Christopher Callahan, *Illinois Wesleyan University*



Available at: https://works.bepress.com/christopher_callahan/4/

Aspects de la scriptologie des chansonniers français des xine et XIVE siècles

Christopher Callahan

Force nous est de reconnaître une norme graphique des plus sophistiquées pour les textes lyriques français du moyen âge, quoi qu'en disent ceux qui ont déploré la contamination au xine siècle, de l'orthographe phonétique du siècle précédent⁽¹⁾. La variation graphique, si manifeste à cette époque et, de prime abord, apparemment réfractaire à tout effort de systématisation, se trouve en fait restreinte par un concours de considérations étymologiques et phonologiques qui visent, tant bien que mal, une scripta uniforme pour tout le domaine d'oïl. Une étude détaillée de l'orthographe d'une dizaine de chansonniers français du xme et du XIV^e siècle⁽²⁾ nous a démontré que, dans ces textes, l'étymologie joue encore un rôle essentiel sinon prépondérant, et que là où la graphie reflète la prononciation de l'époque, l'orthographe s'efforçait de reproduire les sons du francien aux dépens de ceux des parlers régionaux. Tous les textes présentent naturellement des caractéristiques des langues de province, mais ces indices sont loin d'être uniformes, et même les traits dialectaux les plus prononcés se trouvent concurrencés par des graphies franciennes. Ces traits régionaux ne constituent donc qu'un élément de la variation orthographique : quoiqu'ils soient souvent des indices à peu près sûrs d'origine provinciale, le caractère hétérogène des manuscrits fait que non pas les traits dialectaux eux-mêmes mais plutôt l'équilibre des éléments constituant le système graphique de chaque manuscrit permettra de préciser l'origine géographique de chaque manuscrit.

L'influence de la scripta francienne sur les autres scriptae d'oïl est dûment reconnue, depuis longtemps déjà, par des spécialistes tels que Brunot (v. I, p. 329), Remacle (1948), Gossen (1967) et Goebel (1976, p. 243). Nous croyons cependant avoir apporté de nouvelles données dans la mesure où notre corpus, comprenant un nombre considérable de manuscrits et ayant été soumis à un dépouillement rigoureux, nous a permis de dégager le système graphique de tout un genre littéraire⁽³⁾. Nous entreprendrons ici de présenter trois des catégories graphiques étudiées dans notre thèse, et d'offrir ainsi un aperçu de ce système graphique.

Le terme *scripta*, proposé par L. Remacle en 1948 et élucidé par les travaux de M. Delbouille, C.-T. Gossen et H. Goebel, élève au niveau d'hypothèse le problème qui se posait aux dialectologues gallo-romans dès avant 1940, c'est-à-dire de rendre compte du fonds commun francien qui semble atténuer les dialectismes même dans les plus anciens monuments littéraires et qui reste un élément important sinon prédominant dans tous les textes qui ont connu une large diffusion dans le domaine d'oïl. Pour le «scripto-dialectologue», pour emprunter un terme à M. Gossen, il s'agit plus spécifiquement d'une norme supraregionale qui serait à la base du système d'écriture et sur laquelle se seraient greffés des traits dialectaux propres aux régions où les textes étaient recopiés.

Les mécanismes de formation et de diffusion de cette scripta, qui variait dans son aspect superficiel d'une province à une autre, sont très complexes et, de surcroît, mal compris. Mais pour les chercheurs mentionnés ci-haut, l'hypothèse reste valable surtout dans la mesure où le texte aurait circulé sur un assez vaste territoire et devait forcément rester accessible à un public divers.

Lorsqu'on aborde les chartes, par contre, l'on constate une pratique graphique sensiblement plus dialectale. Selon l'optique scriptologique, les empreintes dialectales dans les textes non-littéraires seraient un développement plus tardif, dérivé de la tradition littéraire. Le fonds commun francien daterait d'une époque antérieure à la différentiation des dialectes d'oïl qui caractérise le XII^e et le XIII^e siècles (il est à noter que la très grande majorité des chartes sont postérieures à 1240). Le caractère purement local des chartes n'aurait pas entravé par la suite l'ajout de traits reflétant leur lieu d'origine. Ils restent malgré tout, selon Remacle, des documents essentiellement franciens.

Des études statistiques sur les chartes entreprises par Anthonij Dees entre 1973 et 1980 suggèrent une autre réalité tout à fait en ce qui concerne l'interférence de normes écrites régionale et supraregionale. Ayant systématiquement dépouillé, à l'aide de l'ordinateur, plus de 3300 chartes du XIII^e siècle dont il a étudié quelques 300 phénomènes linguistiques, il est arrivé à la conclusion que la koïné littéraire des scripto-dialectologues est une pure fiction. Il déclare que les systèmes graphiques reflétant les langues locales restent entièrement intacts jusqu'au moins 1300, et que l'on ne peut nullement parler de scripta avant cette date-là. Les arguments de Dees sont tout à fait probants, grâce à sa méthode de travail. Mais il nous semble tout aussi logique, voire nécessaire, d'admettre la notion de scripta pour des textes littéraires, surtout pour un corpus comme celui de la poésie lyrique. Née dans une région déterminée (les poètes étant, à quelques exceptions près, originaires de Picardie et de Champagne) mais véhiculée sur tout le domaine d'oïl, cette poésie a visiblement subi très tôt dans sa diffusion, sinon au moment de sa rédaction, une forte influence normativisante. Même un manuscrit comme le ms.T. d'origine artésienne, accuse dans certains cas d'un taux de picardismes inférieur à 50%. Notre étude ayant été abordée sans parti pris, nous avons été amenés par les statistiques dressés par notre concordance à accepter la présence d'une koïné qui opère dans le système graphique des chansonniers : elle s'est même révélée avec une évidence frappante. La justesse des arguments de M. Dees ne devrait pas, à vrai dire, exclure la possibilité de deux courants, l'un pour les textes littéraires et l'autre pour les textes non-littéraires. En conséquence, nous offrons les données suivantes, avec tout notre respect à M. Dees, à l'appui de la notion de scripta⁽⁴⁾.

Notre corpus est tiré des manuscrits suivants : *ms. A* (Arras, BM. 657) et *ms. T* (Paris, BN, fr. 12615) qui montrent une forte influence de la scripta picarde : *mss. K* (Paris, Arsenal, 5198), *N* (Paris, BN, fr. 845), *P* (Paris, BN, fr. 847), *X* (Paris, BN, nouv. acq. fr. 1050), qui représentent en général une scripta francienne (*P* contient cependant un certain pourcentage de graphies picardes) : *ms. V* (Paris, BN, fr. 24406), assez étroitement apparenté au groupe *K, N, P, X* ; *ms. M* (Paris, BN, fr. 844), dont nous croyons pouvoir situer les origines, à l'appui de l'hypothèse de M. Jean Beck, en Anjou : *ms. O* (Paris, BN, fr. 846), un texte dont la scripta composite laisse en doute les origines : et finalement, *ms. U* (Paris, BN, fr. 20050), qui provient de Lorraine, probablement de Metz⁽⁵⁾.

Les manuscrits datent tous, selon Jeanroy, de la deuxième moitié du x^e siècle, voire, à quelques exceptions près, de la fin du siècle. Il s'agit en l'occurrence du ms.V, dont la rédaction chevaucherait vraisemblablement le XIII^e et le XIV^e siècle, et du ms.U, qui aurait vu le jour entre le milieu et la fin du XIII^e siècle. Des critères paléographiques et textuels permettent de regrouper ces manuscrits en «familles» ; ces familles ne sont pas toujours un indice d'uniformité dialectale, mais peuvent refléter, comme dans le cas des mss. *T* et *M*, une source commune qui aurait circulé sur un assez vaste territoire. Ces groupes sont constitués d'une part par les mss. *K*,

N, P, X et, marginalement, V, et d'autre part par les mss. T et M. Le ms.A. quoique partageant avec T une origine picarde, ne provient de la même source. Le ms.A montre nettement moins d'influence francienne que le ms.T et se distingue en plus de tous les autres chansonniers par une signature : les quelques poèmes lyriques du ms.A sont l'oeuvre d'un nommé Jehan le Petit, d'Amiens. Les mss. O et U. finalement, ne se rattachent à aucun des autres groupes. U, par sa graphie lorraine prononcée, se laisse aisément localiser tandis que O reste problématique. Il accuse d'une forte influence bourguignonne, mais aussi d'influences multiples, laissant conclure qu'il représente une compilation de plusieurs mss., sans que l'on puisse le rattacher avec certitude à une province donnée.

Nous nous concentrerons ici sur des problèmes qui mettent en relief l'interaction de critères étymologiques et phonologiques et qui, comme toutes les catégories que nous avons étudiées, finissent par justifier les groupes de manuscrits établis par Schwan, Raynaud, et Jeanroy. Les phénomènes graphiques que nous examinerons sont les suivants :

1. Les graphies AI, E, EI, OI, là où ils représentent le développement de A latin, tonique et atone, devant *yod* et en syllabe nasalisée.
2. Nous trouvons A(I)GN, E(I)GN, et IGN pour indiquer le développement de A latin devant une consonne nasale palatale. Vi, marque d'articulation palatale, est facultatif, ainsi que *n* devant *gn*, qui indique la nasalisation de la voyelle.
3. Les symboles Z et S représentent l'affriquée [ts] en position finale de mot, tandis que C, S, SS, peuvent se rencontrer pour ce son à l'intérieur du mot. À l'époque de nos manuscrits, l'affriquée s'était simplifiée à [s] dans les deux positions.

AI/E/EI/OI

En syllabe orale, *ai* est la plus primitive des graphies à notre disposition, et reflète le stade initial de l'évolution de [a] latin dans un contexte particulier. *ai* représente soit la diphtongue [aj] soit deux voyelles en hiatus — [ai] — qui résultent du contact de [a] avec 1) [dj] ou [j] non-appuyées : *aidier* < AD JUTA RE, *plaisir* < PLACERE, *mais* < MAGIS, *pais* < PAGENSEM, *maître* < MAGISTRUM ; 2) des consonnes dentales ou apicales palatalisées : *baisier* < BASIARE, *achaison* < OCCASIONEM, *raison* < RATIONEM, *saison* < SATIONEM, *malvais* < MALEFATIUM, *ainz* < ANTIUS, *aire* < AREA ; 3) des groupes palatalisés d'occulsive vélaire plus consonne : *sairement* < SACRAMENTUM, *taisir* < TACERE, *flairier* < FLAG RARE, *faire* < FACERE, *plaidier* < PLACITUM, *laisser* < LAXARE. [aj] de toutes ces sources est passé à [ɛ] vers le début du xii^e siècle «by the mutual assimilation of its two elements» (Pope, p. 197). [aj] a dû passer par un stade intermédiaire — [ej] — avant d'atteindre le résultat que nous connaissons, car la graphie *ei* est attestée dans le Roland et, bien qu'absente des oeuvres du copiste Guiot⁽⁶⁾, elle survit encore au xiii^e siècle dans des manuscrits d'origine provinciale. Nous avons donc affaire à trois symboles, *ai*, *ei*, *e*, représentant trois étapes distinctes dans l'évolution de [a] latin plus élément palatal, *oi*, qui s'emploie normalement pour marquer la seconde étape dans l'évolution de [e] tonique libre, se rencontre néanmoins dans nos textes pour indiquer [ɛ] dérivé de [aj]. Nous discuterons plus loin de la fonction probable de cette graphie.

De prime abord, nous constatons que la préférence pour les symboles principaux, soit *ai* soit *e*, occasionne une division nette dans nos manuscrits. La graphie phonétique *e* se trouve être la notation prédominante dans les mss. K, N, P, V, où elle apparaît dans plus de 70% des exemples.

Les mss. M, X, O, T, A, U, par contre, préfèrent la graphie *ai* plus étymologique, notant *e* même moins fréquemment que K, N, P, V ne notent *ai*. Le manuscrit de ce dernier groupe qui fait le plus grand emploi de *e* est le ms.M, qui s'en sert dans 24% des exemples, tandis que ceux qui l'emploient le moins sont les manuscrits du nord et de l'est, dont le ms.U, où *e* apparaît dans seulement 4% des exemples. Les mss. M et U montrent, pourtant, un pourcentage à peu près égal de *ai*. Ce fait est significatif puisque, comme nous le verrons plus loin, c'est dans ces deux manuscrits que nous trouvons le plus d'exemples de la graphie *ei*.

Examinant en détail d'abord les manuscrits qui font le plus grand usage de *e*, nous relevons dans le ms.K 118 mots qui utilisent *e* et 30 qui utilisent *ai*. De ces derniers, un faible pourcentage seulement n'emploie pas également *e*. Ainsi, en dehors de *aidiés* (1), *arriérai* (1), *chair* (1), *manaie* (1), *pourtraite* (1), *repaire* (1), tout vocable écrit avec *ai* s'écrit aussi avec *e*. On note ainsi *baisier* (1)/*besier* (4), *debonaire* (1)/ *debonere* (5), *fait* (2)/*fet* (59), *faites* (1)/ *fetes* (2), *faiz* (1)/ *fes* (3), *iamais* (1)/ *iames* (2), *lais* (1)/ *les* (2), ainsi que trente-cinq autres formes du verbe *laisser*, qui emploient toutes *e*, *mauuais* (1)/*mauues* (9), *mais* (5) /*mes* (64), *plaidier* (1)/*pliedier* (1), *plaire*/ *plere* (1), ainsi que dix-sept autres formes du verbe *plaire*, qui utilisent toutes *e*, *raison* (2)/*reson* (16), *sai* (2)/*sé* (1), *saison* (1)/*seson* (5), *uiaire* (1)/*uiere* (1), où le nombre d'exemples utilisant *e* dépasse de loin le nombre utilisant *ai*. Nous trouvons, en plus de ces mots, 57 mots qui utilisent uniquement *e*. Le ms.N fait preuve d'une distribution semblable, avec 106 vocables en *e* contre 14 en *ai*. L'ensemble des mots employant les deux graphies est aussi essentiellement celui de K. Le ms.P se trouve également dans la lignée de K et N, montrant 93 vocables qui préfèrent *e* contre 17 qui préfèrent *ai*, et le ms.V en diffère seulement en ce qu'il fait un plus grand emploi de termes utilisant *ai* plutôt que *e*. Aussi y trouvons-nous les mots *chair* (1), *débonnaire* (3), *esmaiant* (1), *manaie* (1), *plaidier* (1), *pais* (1), *uair* (2).

Le manuscrit V nous sert, en quelque sorte, de lien avec l'autre groupe, car le ms.M présente l'image inverse de V, avec *ai* en 70% des vocables et *e* en 30%. Nous y trouvons sept mots écrits uniquement avec *e* : *frère* (1), *freschie* (1), *lerai* (1), *meson* (1), *oultreement* (1), *se* (1), *set* (1). Dans les vocables qui emploient les deux graphies, qui constituent à peu près le même groupe que cité pour le ms.K, c'est cette fois-ci la graphie *ai* qui prédomine.

Bien que du ms.X au ms.U le nombre de mots en *e* diminue progressivement, il reste un noyau de vocables où la graphie phonétique est toujours présente, dont *besier*, *der*, *esmeant*, *fere*, *mes*, *set*. Nous signalons cependant que certains mots sont particulièrement affectés par la préférence pour l'une ou l'autre des graphies et peuvent ainsi servir d'indice quant au poids accordé à la graphie étymologique ou phonétique. O sert dans ce cas de manuscrit pivot, puisque pour les vocables concernés — *oultreement* et *jamais* — *oultreement* se trouve dans les mss. K, N, P, V, X, M, mais O, T, A, U n'emploient que la forme *outraiment*, et *iamais* se trouve plus fréquemment que *iames* dans K, N, P, V, X, M, tandis que le contraire s'avère être le cas dans O, T, A, U.

Un mot du manuscrit X, finalement, mérite une parenthèse. Nous y trouvons un exemple de la forme *tres*, de *trahir*, où *e* représente deux voyelles en hiatus. Cette confusion semble suggérer que ces graphies ont pu acquérir un statut extra-phonétique, c'est-à-dire, qu'à un niveau purement graphémique, n'importe quelle suite de *a* plus *i* est interchangeable avec *e*, indépendamment de la Prononciation⁽⁷⁾. Des cas de ce genre, qui indiqueraient un manque d'attention à la métrique, sont en fait extrêmement rares, et prouvent de cette façon la place primordiale qu'occupaient, dans l'esprit des scribes, l'étymologie et la phonologie comme critères orthographiques.

Pour résumer l'emploi de *ai* et de *e*, nous avons vu que quatre manuscrits reflètent l'étape la plus récente de l'évolution phonétique tandis que les six autres manuscrits préfèrent la graphie étymologique : celle-ci s'avère d'autant plus importante que nous passons aux manuscrits des provinces limitrophes, notamment T et U. Nous faisons particulièrement cas des manuscrits K, N, P, V car leur pratique, qui caractérisait les innovations de la scripta francienne, n'a pas été suivie dans l'établissement de l'orthographe moderne.

Nous aborderons maintenant la graphie *ei*, que nous relevons, avec une très faible fréquence, dans tous les manuscrits. Dans les manuscrits K, N, V, X, O, T, A, elle se trouve dans un seul vocable, où elle représente l'hiatus [ei] plutôt que la diphtongue [ej] — *abeie* (abbaye). L'emploi de *ei* pour indiquer [ɛ] dérivée de [aj] se limite donc aux mss. P et M⁽⁸⁾. P ne présente que deux exemples de cette graphie — un de *pleisir* et un de *pleidier*. M, pour sa part, présente trois exemples du verbe *leissier*, trois de *neient* (< **ne gentem*), un de *pleisir*, et un de *verdeiant*. La faible fréquence de *ei* même dans ce manuscrit réduit à néant la possibilité que nous avons affaire à un phonétisme. Mais qu'elle soit un indice de prononciation ou non, *ei* fonctionne de pair avec d'autres pratiques caractéristiques de M, dont une confusion notable entre -z et -s, et *ou* en syllabes toniques, pour l'isoler des autres groupes de manuscrits. Tous les autres manuscrits se rattachent à une scripta plus ou moins déterminable ou partagent des traits avec un ou plusieurs manuscrits, mais M semble ne relever d'aucune de ces traditions.

Nous trouvons un nombre très restreint de vocables qui utilisent *oi*, à savoir *achaison/ochaison*, *noient*, et *uerdoient* (participe présent), qui se rencontrent dans tous les manuscrits à l'exception de U. *achaison*, dérivé du latin OCCASIONEM, se prononçait [otfajzon] au début de l'époque littéraire puis, à l'époque de nos manuscrits, [ojezÔ(n)]. Le stade d'évolution caractérisé par la diphtongue [aj] est visible dans le manuscrit X seulement, où nous relevons cinq exemples de la forme *achaison*. De plus, une orthographe apparemment phonétique se retrouve dans les mss. K, N, P, V, qui ont signalé leur préférence pour la graphie *e* : nous y trouvons la forme *acheson*.

La forme *achaison*⁽⁹⁾, problématique puisque *oi* ne représente pas ici un développement phonétique normal, est minoritaire dans les mss. K, N, V, P, X, mais la seule présente dans les mss. M, T et A. Nous proposons que *oi* dans ce cas constitue une attestation précoce de la simplification, sporadique à cette époque, il est vrai, de [ʋɛ] à [ɛ]. A mesure que *oi* s'emploie pour indiquer, correctement du point de vue étymologique, le son [ɛ], il se verra appliqué à tort à [ɛ] d'une toute autre source. Cette explication vaut aussi pour le mot *noiant*, écrit ainsi dans tous les manuscrits sauf M, où se signale la graphie *neiant*. *oi* pour ce dernier mot ainsi que pour *achaison* ne s'applique pas à une voyelle tonique, ni ne peut résulter d'une analogie avec une forme apparentée dans laquelle elle est justifiée. Ceci s'avère être le cas, quand même, pour *uerdoiant*, puisque dans les formes du présent singulier et de la troisième personne du pluriel, *oi* reflète l'évolution de [e] tonique libre.

Tandis que les symboles *ai*, *ei*, *oi* reflètent l'évolution d'une seule voyelle en position inaccentuée, *ain*, *ein*, *oin*, *en* s'emploient pour un son résultant de deux étymons distincts qui ont, de plus, évolué sous l'accent. En galloroman, [a] et [e] toniques libres se sont diphtongues devant [n] et [m] : aussi avons-nous *main* < MANUM, *aime* < AM AT, *plein* < PLENUM, *teindre* < TINGERE. Au cours du XII^e siècle, [âj] nasalisé est passé à [êj], s'assimilant à la semi-voyelle de

la même façon que [aj] oral. Par la suite, [êj] des deux sources s'est ouvert à [êj], pour se réduire finalement à [ɛ] au début du XIII^e siècle.

Les graphies les plus fréquentes sont *ain* et *ein* : *en* se trouve seulement dans deux mots. La réduction de la diphtongue est ainsi très rarement attestée dans ces manuscrits. Nous nous trouvons face à une situation où la graphie préférée d'un manuscrit donné ne peut être étymologique que pour une partie du vocabulaire, et où ni l'un ni l'autre des symboles prédominants n'est vraiment phonétique.

Nous voyons d'abord que la graphie *ein* est absente des mss. K, P, X, T, A, et ne se manifeste que dans un seul exemple du ms. V. Dans chacun de ces manuscrits, donc, *ain* s'emploie avec une fréquence dépassant 80%. Dans tous ces manuscrits, d'ailleurs, entre 30% et 40% des vocables qui préfèrent *ain* reflètent des étyma en [en], oin est l'autre graphie qui remplit cette fonction, à une fréquence beaucoup moindre. Elle se rencontre dans tous les manuscrits dans le mot *peine*, qui s'écrit *poine* aussi souvent qu'il s'écrit *paine*. Cette graphie présente quelque difficulté, puisque la nasalité a eu pour effet d'arrêter l'évolution de la voyelle à [êjn], quoique permettant à sa contrepartie orale de passer à [oj] et ensuite à [we]. Nous pouvons sans doute attribuer la graphie oin à la variation entre [we] et [e] qui devait caractériser cette époque. À ce moment-là, certains mots débutant par une consonne labiale ont développé une voyelle de transition labiale entre la consonne initiale et la voyelle tonique : les cas de [mens] < [meins] > [mwens] {moins) et [fèn] < [fein] > [fwen] (foin) justifient cette hésitation entre *paine* et *poine*. Il est intéressant de signaler, néanmoins, qu'au contraire de moins et foin, ni la forme *paine* ni celle de *poine* n'ont survécu dans l'orthographe française. Outre ce mot, pourtant, l'emploi de oi se limite au manuscrit O. Là nous trouvons aussi les formes *demoine* (épelée aussi *demaine*), *foindre*, *moins* (= mainz, mot d'origine obscure mais écrit partout ailleurs avec ai), *ploine*, *ramoint*, dans lesquelles oi s'emploie à la fois pour [an] et pour [en] étymologiques. Il serait logique d'interpréter oi dans ces exemples de la même manière que nous l'avons expliqué pour la forme *poine*. Il est curieux que cette graphie soit limitée à un seul manuscrit. Qu'elle soit signe d'une prononciation dialectale ou simplement d'une scripta particulière, cette graphie sera un indice important pour la localisation de O⁽¹⁰⁾.

Abordant maintenant les manuscrits qui font usage de la graphie *ein*, nous constatons que même là, *ein* n'est jamais employé dans une majorité d'exemples. Aux manuscrits qui s'en servent le plus, M et U, il ne figure que dans 15% des exemples, *ein* reflète, comme nous avons vu pour *ain*, des étyma en [en] et en [an], quoique les scribes aient fait un effort visible de réserver *ein* pour des étyma en [en]. Le ms. O montre, à ce propos, les formes *certainement* et *aleine* ; le ms. N montre une forme dérivée de [an] — *hauteine*, et deux dérivées de [en] — deux exemples de *ceinture* et un de *einsi*. Les mss. U et M révèlent un vocable chacun qui dérive de [an] — *ein* (= *aimé*) et *meinténir*, respectivement. Autrement, nous trouvons dans U un exemple de *ceinture*, un de *meine* (*mener*), et quatre de *peine*. Pour le ms. M, finalement, nous relevons sept exemples de *einsi*, un de *peinne*, deux de *veincus*, et un de *certainement*, *procheinement*, *remeindroit*, et *uileinement*.

La dernière graphie que nous traiterons, *en*, s'emploie dans la plupart des manuscrits pour un seul terme — ainsi, *ensi* se rencontre dans 90% des manuscrits, et s'avère être la seule graphie employée dans 50% de ces mss., à savoir dans les mss. K, N, P, X, A, O. Dans les autres manuscrits, *ensi* fait concurrence avec *ainsi* (mss. M, T, V, U) et avec *einsi* (mss. N et M),

et réussit à s'imposer en tant que graphie dominante dans tous les manuscrits sauf V. Cette orthographe est bien problématique, d'une part parce que l'étymologie du mot reste quelque peu mystérieuse, d'autre part parce que, à part quelques vocables dont nous parlerons tout à l'heure, *einsi* est le seul mot dans lequel *en* s'emploie. Ce fait, ainsi que le fait que la forme *einsi* se retrouve dans presque tous les manuscrits, exclut la possibilité que nous puissions l'attribuer à une scripta régionale ou à un cas de phonétisme.

Il est seulement dans la forme *penes*, rencontrée une fois dans le manuscrit M, que nous pourrions parler d'orthographe phonétique. Mais encore là, la pénurie presque totale de cette graphie nous empêche de l'attribuer à une scripta particulière. Un seul cas pourrait être rattaché à une tradition régionale. Nous trouvons dans les deux manuscrits picards — T et A — des exemples du mot *uenquirent*, où il pourrait s'agir d'une graphie phonétique étant donné que la voyelle est en position tonique secondaire.

Pour résumer donc, la distribution des symboles *ain* et *ein* montre que [âjn] et [êjn] du français primitif s'étaient confondus en une seule voyelle dans tout le domaine d'oïl, ain a acquis dans ces textes un statut supra-phonétique dans la mesure où il représente le son [en] indépendamment de son origine. L'emploi de la graphie *ain* à l'exclusion de *ein* oppose les mss. K, P, X, V, T, A aux mss. N, O, U, M, qui se servent de celle-ci. Les mss. T et A se distinguent de plus par leur emploi de *en* dans les formes du verbe *vaincre*. Il s'est avéré assez rare, au cours de notre étude, de pouvoir grouper ensemble les mss. T et A et le groupe de K, etc. ; ils en gardent néanmoins leur indépendance par la façon dont ils traitent le mot *vaincre*. Les manuscrits M, V, O, finalement, se distinguent normalement des autres, mais semblent, exceptionnellement, indiquer ici le même genre d'influence. Nous verrons les modèles effectués par ces forces dans le problème suivant, où nous traiterons un cas très semblable à celui-ci.

Voyelle plus consonne nasale palatale

L'évolution phonologique de [a], [e], [o] devant une consonne nasale palatale est très simple et analogue à celle de ces voyelles devant [n] et [m]. S'étant diphtongues tous les trois, [âjji] est ensuite passé à [ëjji] tandis que [ôjji] est devenu [wëji], [âjji] et [ëjji] ont fini par se confondre en [ɛɲ], comme nous avons vu pour [âjn] et [êjn], et la simplification de [wen], qui s'amorçait à cette époque, a permis la fusion de trois étymons distincts, [ɛɲ] de [aji] et [eji] riment avec [wen] dans nos manuscrits, et nous trouvons des cas d'^eejji étymologique écrit avec *oign*, ce qui offre une preuve supplémentaire que ce développement était déjà bien en cours.

Selon Pope (p. 162), la fusion de [âjji] et de [êjji] était caractéristique surtout de l'est, du sud est, et du centre sud du domaine d'oïl. Elle semble être répandue dans tout notre corpus, cependant ; quoique *aign* soit la graphie la plus courante, l'analyse des rimes dans tous les manuscrits prouve qu'il se pro nonçait [en]⁽¹¹⁾.

Du point de vue phonologique, donc, il n'est guère besoin de traiter ce contexte séparément des autres consonnes nasales. Du point de vue graphique, pourtant, ce cas est notablement plus complexe. Bien que la nasale palatale soit ordinairement indiquée par la séquence *ign*, il est possible de trouver *gn* seul, ce qui est particulièrement fréquent lorsque le graphème vocalique précédant est *e*. De plus, la nasalisation de la voyelle peut être indiquée, par un *η* préposé à la séquence *gn*. Ceci nous donne quatre séquences de base : *Vign*, *Vgn*, *Vingn*, *Vngn*. De cette façon

nous avons affaire, en principe, à quatorze différentes manières d'écrire les séquences a + palatale nasale, e + palatale nasale, o + palatale nasale, comptant la présence de *-ign-* et *-ingn* dans certains manuscrits. Mais en réalité, toutes ces possibilités ne se réalisent pas. *oign* est le seul représentant de sa catégorie ; d'autres séquences prouvent inexistantes, telles *eingn* ou, dans le cas de *angn* et *ingn*, se révèlent être de très faible incidence. Cela finit par nous donner néanmoins huit séquences à traiter, à savoir *aign*, *aingn* ; *eign*, *egn*, *engn* ; *ign*.

aign se révèle être la graphie prédominante dans sept des dix manuscrits. La plus grande disparité entre *a(i)gn* et *e(i)gn* se rencontre dans les mss. K, N, P, où *e(i)gn* s'emploie dans moins de 40% des cas. Ensuite, nous trouvons un second groupe, composé des mss. T, X, O, U, où la proportion de *a(i)gn* à *e(i)gn* est d'environ 60% à 40%. Les deux graphies se trouvent à des proportions égales dans le ms.A ; dans les mss. M et U, finalement, *e(i)gn* est plus fréquent que *a(i)gn*. Nous pouvons en conclure que, une fois la fusion achevée entre [aj] et [ej], *a(i)gn* est devenu le moyen préféré par la plupart des manuscrits pour noter le son [ɛŋ], de la même façon que *ai* s'est étendu aux dérivées de [en].

Nous avons constaté que *eign* et *egn* s'emploient presque exclusivement pour des étyma en [eji], tandis qu'environ 40% du vocabulaire écrit avec *a(i)gn* reflète des étyma en [eji], donc dans des proportions semblables à celles notées pour *ain*. Les seuls exemples où *e(i)gn* s'emploie pour [an] étymologique sont *greigneur*, qui se rencontre dans les mss. N, P, X, T, M, V, O, et *atteigne*, que l'on retrouve dans le ms.U.

Lorsque nous nous concentrons sur l'indication de la palatalité, nous nous rendons compte que l'i manque bien plus régulièrement dans certaines séquences que dans d'autres. Ainsi, nous relevons la séquence *agn* dans quatre manuscrits seulement, et encore, en tout au plus deux exemples par manuscrit. Par contre, *egn* se retrouve dans tous les manuscrits sauf O. À première vue, cette disparité est curieuse. Si, pourtant, la graphie *egn* est vraiment phonétique, reflétant la monophthongaison de [ëj], on ne s'attendrait pas du tout à ce que la pratique concernant *egn* affecte celle de *agn*. Comme nous avons vu, les symboles *ai*, *ei*, *e* sont tous des possibilités pour indiquer le son [ɛ]. Or, la prononciation [an] ne fut pas restaurée dans des mots comme *Bretaigne* avant quatre siècles après nos manuscrits (Pope, p. 173), et la graphie *agn* prêterait à confusion quant à sa valeur phonétique.

En regardant de plus près la graphie *egn*, nous remarquons qu'elle est sensiblement plus fréquente dans les mss. T, A, U, aux dépens de la graphie *eign*. Mais il ne s'agit pas de variation simple entre *eign* et *egn* et d'une préférence nette de la part des textes picards et lorrains pour celle-ci, car nous y trouvons une autre graphie qui se limite à ces trois manuscrits — *ign*. Les mots que l'on retrouve épelés ainsi sont *signor*, dont nous relevons douze exemples dans T, un exemple dans A et huit exemples dans U ; *grignor*, dont deux exemples dans le ms.T et un dans le ms.U ; et *dignier*, dont un exemple dans le ms.U. Nous avons donc affaire dans ces trois manuscrits à une alternance non pas entre *eign* et *egn*, mais entre *egn* et *ign*.

Examinant maintenant les cas de *ngn*, où cette *n* préposée signale sans aucun doute la nasalité vocalique, nous constatons, d'une part, que cette nasalisation est indiquée régulièrement dans cinq manuscrits seulement — K, N, P, X, et U. D'autre part, la nasalisation n'est pas indiquée dans toutes les séquences : *engn* se rencontre seulement dans les mss. K, N, P, U, et *eingn* est

inexistant, *aign* se rencontre à raison d'un ou deux exemples dans les manuscrits K, N, P, X, T, et le ms.U est le seul à employer la graphie *angn*.

Il est curieux que la nasalité soit indiquée dans la moitié des manuscrits seulement, et régulièrement dans quatre d'entre eux. Il est possible que la nasale palatale ait eu moins d'effet sur la voyelle précédente dans certaines régions que dans d'autres, ce qui expliquerait son absence dans les mss. M, O, A, V. Mais nous avons vu, lorsque nous avons étudié les autres marques de nasalisation vocalique, qu'il ne peut s'agir que de graphologie, puisque l'indication de nasalité est en général limitée aux manuscrits que nous venons de citer. Ce fait n'en est pas moins problématique pour la scriptologie, puisqu'il est rare pour le ms.U de présenter les mêmes faits graphiques que les manuscrits franciens. La distribution des autres variantes confirme néanmoins, comme nous le verrons maintenant, les divisions classiques établies entre manuscrits.

Examinant la distribution de *a(i)* et de *e(i)* au niveau du mot individuel, nous trouvons de la variation, dans tous les manuscrits, pour les vocables *daigner*, *compagnie*, *enseigner*, *greigneur*, *praigne*. La variation entre *ei* et *e* (ainsi que *î*) caractérise les mots *seigneur*, *tieigne*, *uieigne*, tandis que *bretaigne*, *champaigne*, *complainne*, *remaigne*, *souffraigne*, s'écrivent toujours avec *ai*. Là où il y a variation entre *ai* et *ei*, les mss. K, N, P, X montrent une prédilection pour la graphie *ai*, à l'exception des vocables *greigneur* et *enseigner*. Cette pratique s'observe également dans les mss. T, A, V, M, quoiqu'avec plus de variation, mais lorsque nous abordons les mss. O et U, nous rencontrons la graphie *oi* là où les autres manuscrits se servent de *ei*.

Nous reconnaissons chez O la parfaite conséquence de cet emploi de *oi* devant toute consonne nasale, vraisemblablement pour les raisons dont nous avons discuté plus haut. Nous relevons ainsi dans le ms.O quatre exemples de *doign-* et un de *uoign-*, ainsi qu'un exemple de *doigne* dans le ms.U. Ce dernier vocable s'écrit aussi *dign-* dans U : compte tenu de ces deux exemples, ainsi que de l'exemple de *grignor* et les huit exemples de *signor*, nous reconnaissons que le ms.U partage avec les mss. T et A cette habitude curieuse de noter par *ign* des vocables écrits ailleurs avec *eign*. La graphie *oign* se déclare particulier à l'est et au sud-est, tandis que *ign* semble se réserver au nord et à l'est.

En conclusion, nous avons constaté que *aign* sert de graphie conventionnelle dans la majorité des manuscrits pour noter le son [ejn] indépendamment de sa source. Lorsque nous rencontrons les graphies *eign* et *egn*, par contre, elles se restreignent presque exclusivement aux vocables en [eji] étymologique. *eign* et *egn* sont toujours présents à des proportions dépassant 30%, et allant jusqu'à 60% pour certains manuscrits. Ainsi, tandis que nous pouvons attribuer à la graphie *ai* la même valeur ici qu'en syllabe orale et devant les autres consonnes nasales, *ei* et *ein* n'ont pas du tout montré la vigueur de *eign*, qui rivalise avec *aign* même dans les manuscrits où cette dernière graphie est dominante. Ce n'est pourtant pas selon ce critère que la division en groupes de manuscrits s'effectue, puisque M est le seul manuscrit qui accuse une plus grande fréquence de *eign* que de *aign*. K, N, P, X, s'établissent en tant qu'unité par leur indication de la nasalité devant [n] ; T, A, U se distinguent par la faveur qu'ils accordent à *egn* par rapport à *eign*, ainsi que la place qu'ils réservent à la graphie *ign* ; O et U se détachent de plus par leur emploi de la graphie *oign* à la place de *eign/aign*, et M, finalement, continue à se distinguer de tous les autres manuscrits par sa préférence pour le symbol *eign*. Cette préférence est compatible avec les choix de M que nous avons signalés plus haut concernant *ai* et *e(i)* dans les autres contextes étudiés. Nous verrons ces groupes également justifiés dans le problème suivant, où il est surtout

question du maintien d'une orthographe autrefois phonétique devenue désuète.

[ts] En Position Médiant et Finale

Les symboles *-z* et *-c-* furent appliqués en ancien français à la désignation de l'affriquée alvéolaire [ts], *-z* pour ce son à la fin du mot et *-c-* à l'intérieur du mot. *-z* dénote ainsi les flexions verbales de la deuxième personne du pluriel, des participes passés dérivés de *-ATUS* et de *-ITUS*, et le cas sujet au singulier et cas régime au pluriel des substantifs se terminant en [t] ou [1]. Quoique *c* représente dans la vaste majorité des cas un [ts] intervocalique dérivé de [tj] et [kj] bas latins, nous relevons un faible pourcentage de *c* en position finale, à la fois dans des mots comme *doue*, où l'affriquée apparaît aussi en position intervocalique (*doucor*), et dans *ainc*, qui n'a pas de forme dérivée pouvant le justifier. Ici nous nous limiterons, pourtant, au symbole *c* en position intervocalique.

À l'époque de nos manuscrits, l'affriquée s'était simplifiée à [s] dans les deux positions, quoique sensiblement plus tard à l'intérieur du mot qu'à la fin. Il s'agira plus directement ici donc, par rapport au problème précédent, du rôle joué dans chaque manuscrit par les graphies étymologiques *-z* et *-c-* opposées aux graphies phonétiques *-s* et *-s/-ss-*.

Considérant d'abord la position finale de mot, nous trouvons que les mss. K, N, O, P, X, V adhèrent le plus fidèlement à l'étymologisme. Dans K, N, O, la graphie phonétique s'emploie dans 9% du vocabulaire seulement, dans des verbes à la 2^e personne du pluriel ainsi que dans des flexions de cas. *-z* s'emploie aussi, et dans moins de 6% des cas, pour [s] étymologique, témoignant par ces exemples d'hypercorrection à au moins un minimum de confusion quant à l'origine de certains [s] finals. Cette confusion se signale aussi par les mots qui s'écrivent tantôt avec *-z* tantôt avec *-s*. Nous notons ainsi, surtout dans le ms.K, 1) des verbes à la 2^e pluriel — *alez/alés* ; 2) des participes passés — *assiz/assis*, *esbahiz / 'esbahis*, *failliz / faillis*, *partiz/ partis* ; 3) des cas sujet au singulier — *nez/ 'nes*, *riz/ ris* ; 4) des adverbes, des pronoms, et des prépositions — *ainz/ains*, *lez/les*, *maiz/mais*, *pcuz/plus*, *telz/tels*, *touz/tous*, *rieniz/ riens*.

Le pourcentage de mots reflétant la simplification de l'affriquée s'élève à 17% pour le ms.P. à 20% pour le ms.V. et à 30% pour le ms.X. Il est intéressant de noter que le pourcentage de mots s'écrivant avec les deux graphies reste stable à travers ces six manuscrits, et ne constitue jamais plus de 10% du vocabulaire total. Nous pouvons donc parler non pas d'une confusion grandissante depuis le ms.K jusqu'au ms.X, mais vraiment d'un effort grandissant de noter la prononciation de l'époque. Pour le ms.P, la graphie phonétique se rencontre dans toutes les catégories grammaticales que nous avons mentionnées, tandis que le ms.X accuse cette graphie principalement dans des verbes de 2^e personne du pluriel.

Le ms.V se distingue des autres du même groupe par le fait qu'il présente beaucoup plus d'exemples de *-z* hypercorrigé. Nous y trouvons ainsi des exemples de cas sujet au singulier — *auiz*, *clez*, *faiz* (= *faim*), *uiz*, *pariz* ; des cas régime au pluriel — *anuiz*, *mainz* (= *mains*) ; des participes passés — *apriz*, *traiz* ; des verbes à la première personne du singulier — *mesbahiz*, *truiz* ; des verbes au passé simple — *fiz* ; des adverbes — *parmiz*. Nous pouvons dire malgré cela que les scribes des mss. K, N, P, X, O, V s'en sont tenus assez fidèlement aux principes étymologiques gouvernant l'emploi de *-z* et de *-s*. Bien que vers la fin du XIII^e siècle l'affriquée

se fût depuis longtemps muée en fricative, et que l'amuïssement de [s] final causât des ravages dans le système de déclinaison, cela ne se reflète que rarement dans ces manuscrits.

Une tradition graphique bien distincte se voit immédiatement lorsqu'on aborde les manuscrits T et A. La graphie -z ne se rencontre pas du tout au ms.A et dans seulement 8% du vocabulaire pertinent du ms.T. Plus de la moitié de ces exemples se trouvent dans deux poèmes situés tout à fait à la fin du manuscrit ; un seul des scribes de T a donc fait un effort conséquent de distinguer les deux [s], -z est ainsi essentiellement absent des manuscrits picards ; cette carence est en fait un des traits distinctifs de la scripta picarde, et représente un des rares cas où T et A font preuve d'une pratique qui est à la fois purement phonétique et qui, de ce fait, dépasse de loin les autres manuscrits. Il faut reconnaître que [ts] s'est simplifiée beaucoup plus tôt dans les dialectes du nord que dans les autres parlers d'oïl, ce qui laissa vraisemblablement plus de temps aux scribes pour s'adapter à ce changement. Il faut se demander pourtant si -s dans ce cas-ci est réellement une graphie phonétique au même titre que le *e* dont nous avons parlé plus haut, ou s'il faudrait le considérer plutôt comme une graphie dialectale, représentant un développement qui a eu le bonheur de se voir généraliser par la suite dans le reste de la France du nord.

Le ms.M. pour sa part, fait preuve d'une plus grande grande hésitation entre -z et -s que nous n'avons vue ailleurs dans notre corpus. M emploie -z contrairement à l'étymologie dans des mots qui s'écrivent partout ailleurs avec -s, dont *paz* (négatif), *sieclez*, *membrez*. M présente également le plus grand nombre de mots écrits tantôt avec l'un tantôt avec l'autre des symboles ; cette catégorie constitue bien 12% du vocabulaire pertinent. Cette confusion comprend, en plus du type d'exemple signalé pour le ms.V, des mots qui se terminent normalement par -us ou -x, et en ceci, M se distingue de tous les autres manuscrits. Nous trouvons, de cette façon, -z dans *assauz*, *chastiauz*, *cieuz*, *colpz*, *folz*, *hospitaux*, *loiauz*, *melz/mieuz*, *oisiauz*, *orguiauz*, *trauauz*, ainsi que dans des adjectifs du type -OSUS/-OSA. Le ms.M ne constitue pourtant pas un cas extrême comme les mss. T et A. Nous devons plutôt le situer à l'autre extrémité d'un continuum selon lequel K constitue le manuscrit le plus normatif en ce qui concerne la distinction de -z et de -s, et M constitue le manuscrit le moins normatif.

L'approche que prend le ms.U. finalement, ne le distingue pas notablement des autres. U s'en tient aux principes étymologiques dans 84% des vocables ; du 16% qui marquent la simplification de [ts], la moitié est constituée par des mots écrits avec les deux graphies. Deux traits, néanmoins, distinguent le ms.U des autres : 1) Dans des mots où *l* finale s'est vocalisé au contact d'un s flexionnel, nous trouvons régulièrement -z sans trace de *l* — *biaz*, *ceaz*, *miez*. Lorsque *l* est préservé dans cette position, ce qui est caractéristique de la Lorraine, la consonne de flexion est toujours -s ; 2) Nous constatons également que *i* «intrusif», un autre trait typiquement lorrain, s'emploie uniquement devant -s, ce qui nous donne les paires suivantes — *aeuz/aeuis*, *prez / preis* (pré), *sauez/saueis*.

À l'intérieur du mot, la réduction de l'affriquée n'est signalée que sporadiquement. Les mss. K et N n'en montrent aucun cas ; non seulement [ts] est indiqué par -c- dans 100% des exemples, mais -c- ne s'emploie pour indiquer aucun autre phonème. Le seul cas d'hypercorrection, en fait, se trouve dans le ms.P, où nous relevons un exemple de *arecie* (< **hoeresis*). Pour retourner aux manuscrits K et N, nous y relevons quand même des exemples de *justise*, de *justisse*, et de *servise*. Il ne s'agit pas ici de cas de simplification ; Fouché (p. 934) a signalé l'existence au

moyen âge des prononciations *justi[z]e* et *servi[z]e*. Or, l'analyse des rimes dans nos manuscrits nous amène à la conclusion que cette prononciation avec [z] était la seule usitée par nos poètes.

Dans le ms.P, nous relevons quatre mots — *dessepline*, *essient*, *raenson*, *pressieus*, où [s], dans les deux premiers mots, remonte à [sk] latin, et dans le ms.X, nous notons d'une part *proesse* et *largesse*, écrits aussi avec -c-, et d'autre part *pourchasse*, *richesse*, et *resui*, qui ne s'écrivent qu'avec -ss- ou -s-. Ces données présentent un contraste frappant avec le traitement de [ts] étymologique en position finale. Là où la réduction en cette dernière position est marquée dans les manuscrits franciens dans au moins 9% des exemples, allant jusqu'à 30%, l'affriquée est préservée en position médiane dans 98% des cas.

Il en va essentiellement de même pour les autres manuscrits, à l'exception de U. Nous relevons pourtant six exemples de la graphie *chanson* dans le ms.V, un des rares manuscrits qui ne s'en tient pas strictement à la graphie *chancon*. Même dans le ms.T, où nous notons les formes *apetise*, *apetisie*, *porchasse*, ainsi que toute la gamme de variation possible entre *service*, *seruisse* et *seruise*, il ne se trouve qu'un exemple de *chanson* à côté de six exemples de *chancon*.

Lorsque nous abordons le manuscrit U, deux phénomènes retiennent notre attention. D'une part, la graphie -c- ne constitue qu'un faible pourcentage des graphies totales, c'est à dire à peine 10%. D'autre part, nous y trouvons à la fois plus d'exemples de réduction de l'affriquée et plus d'exemples d'hypercorrection qu'ailleurs dans le corpus. En fait, les vocables écrits avec -s- constituent un plus grand pourcentage du vocabulaire total que dans tous les manuscrits sauf le ms.A. Or, 32% des exemples de -s- reflètent une ancienne affriquée. Nous citons à ce propos les mots *aperseuoir*, *bleseure*, *chanson* (4), *chansonete*, *dousour* (3), *dessendi*, *mersis*, *pinson*, *pourchassier*, *retraison*, *resui*. Les exemples de -c- sont constitués entièrement de mots de la famille *doux*, ainsi que trois cas où -c- est employé contrairement à l'étymologie. Tous sont de la famille *faux* : *fauceir*, *faceteit*, *faceté*. U se distingue donc des autres manuscrits par son emploi d'une graphie phonétique là où les autres manuscrits accusent une nette préférence pour une graphie étymologique. Cela fait un contraste curieux, d'ailleurs, avec la position finale, où tous les autres manuscrits indiquent la réduction de l'affriquée aussi fréquemment, et dans certains cas bien plus fréquemment, que U.

Pour [ts] final de mot, donc, nous notons les divisions suivantes : les manuscrits franciens K, N, P, X, ainsi que les mss. O, V, et U, préfèrent le plus souvent la graphie étymologique mais se servent, dans une forte minorité des cas, d'une graphie phonétique. Le ms.M, en tant que représentant probable de la scripta angevine, s'efforce de s'en tenir aux principes étymologiques, mais avec des résultats bien moins satisfaisants. Les mss. T et A finalement, d'origine picarde, signalent la graphie phonétique presque à 100%, et sont les seuls à indiquer à ce point la simplification de l'affriquée. Dans la position intervocalique, par contre, nous ne trouvons pas de divisions majeures entre les manuscrits, tous notant l'affriquée dans 95% à 98% des cas.

Nous avons vu, dans les données ci-présentées, que le choix de variantes orthographiques dépendait de l'effet réciproque de considérations étymologiques et phonologiques. Quoiqu'elles se combinent différemment dans chaque manuscrit de sorte que chacun a un caractère particulier, nous croyons avoir démontré qu'il y a bien plus de ressemblances entre ces textes que de différences. Les scribes du domaine d'oïl étaient en train de forger un outil qui pût servir à tous les parlers de France. Nous ne pouvons plus discréditer leur orthographe, comme l'a fait

Beaulieux, en la traitant de peu méthodique, voire d'illogique. Nous avons montré au contraire qu'ils adhéraient à une norme graphique complexe qui était le fruit de longs siècles de tâtonnements, une norme qui cherchait à limiter la variation et à offrir une pratique uniforme pour toute la littérature française du moyen âge.

Bibliographie

- Beaulieux, Charles. 1927. *Histoire de l'orthographe française*. 2 vols. Paris : Honoré Champion.
- Beck, J.-B. 1927. *Les chansonniers des Troubadours et des Trouvères publiés en facsimilé et édités*. 2 vols. Philadelphia : U. Penn Press.
- Brunot, Ferdinand. 1924. *Histoire de la langue française*. Vol. 1. Paris: Librairie Armand Colin.
- Callahan, Christopher. 1985. *A Graphemic Study of the 13th and 14th Century French Lyric Chansonniers*. Indiana University : Thèse inédite de doctorat.
- Dees, Anthonij. 1984. «Regards quantitatifs sur les variations régionales en ancien français». Goebbl, Hans, ed. *Dialectology. Quantitative Linguistics*, v. 21. Bochum : Brockmeyer, 102-120.
- Dees, Anthonij, 1985a. «Dialectes et scriptae à l'époque de l'ancien français». *Revue de linguistique romane* 49, 87-117.
- Dees, Anthonij. 1985b. «Langue littéraire et langue des chartes au xine siècle» *Actes del XVI congrès internacional de lingüística i filologia romaniques*. Palma : Editorial Moll, 407-414.
- Dees, Anthonij. 1987. *Atlas des formes linguistiques des textes littéraires français du moyen âge*. Tübingen : Max Niemeyer.
- Goebbl, Hans. 1976. «Deux aspects de la scripta normande : Le graphème initial cch' dans les démonstratifs ce, cel, ceux, cet, etc., /h-initial dans des mots d'origine diverse». Dans Marcel Boudreault et Frankwalt Möhren, *Actes du XIII^e congrès international de linguistique et philologie romane*. Vol. II Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Gossen, Carl Theodor. 1967. *Französische Skriptastudien*. Vienne : H. Bolhaus.
- Gossen, Ch.-T. 1968. «Graphème et phonème : le problème central de l'étude des langues écrites du moyen âge». *Revue de linguistique romane* 32, 1-16.
- Gossen, Ch.-T. 1976. «L'état présent des études sur les dialectes galloromans au moyen âge». M. Boudreault et F. Möhren. *Actes du XIII^e congrès international de linguistique et philologie romanes*. Québec : Presses de l'Université Laval, 19-34.
- Greimas, A. J. 1968. *Dictionnaire de l'ancien français*. 2e éd. Paris : Larousse.
- Jeanroy, Alfred. 1918. *Bibliographie sommaire des chansonniers français du moyen âge*. Paris : Honoré Champion (CFMA).
- Pope, M. K. 1934. *From Latin to Modern French with Especial Consideration of Anglo-Norman*. Manchester : The University Press.
- Raynaud, Gaston. 1884. *Bibliographie des chansonniers français des XIII^e et XIV^e siècles*. Paris : F. Vieweg.
- Schwan, Edouard. 1886. *Die Altfranzösischen Liederhandschriften, ihr Verhältniss, ihre Entstehung und ihre Bestimmung*. Berlin : Weidmannsche Buchhandlung.
- Spanke, Hans. 1980. *G. Raynauds Bibliographie des altfranzösischen Lieder handschriften*. 2e éd. Leiden : E. J. Brill.

Notes

- ¹ Nous mentionnons à ce propos les ouvrages classiques de MM. Brunot et Beaulieux, ce qui n'en diminue pas leur statut de chefs-d'oeuvre. Des recherches plus récentes (Catach, 1968, Goebel, 1976) affirment au contraire l'existence de plusieurs traditions orthographiques qui remontent toutes au début de l'écriture en langue vulgaire. Nos recherches tendent à confirmer ce point de vue.
- ² Dans notre thèse de doctorat (Indiana University, 1985) nous avons dressé, à l'aide de l'ordinateur, une concordance de ces dix manuscrits ayant pour but de nos investigations la variation graphique. Dans la mesure où nous avons pu quantifier cette variation, d'un manuscrit à un autre aussi bien qu'à l'intérieur de chaque manuscrit, il s'en est dégagé les principales influences dans le choix de variantes. Non seulement les diverses scriptae se sont-elles révélées avec une netteté frappante, mais il a été possible de mesurer bien plus précisément que dans le passé l'apport des graphies dialectales. C'est à partir de ces résultats que nous présenterons les données suivantes.
- ³ Notre étude prédate de quelques années le magnifique Atlas des formes linguistiques des textes littéraires de l'ancien français de Anthonij Dees, paru en 1987. Nos approches sont opposées l'une à l'autre étant donné que M. Dees prend pour point de départ son étude sur les chartes, dans le but de localiser des monuments littéraires, tandis que nous avons simplement voulu décrire les normes graphiques opératoires dans les Chansonniers des Trouvères, sans chercher, à cette conjoncture-là, à situer les manuscrits dans leur pays d'origine.
- ⁴ Les éditions de luxe que sont les chansonniers révèlent malheureusement très peu quant à la genèse de ces textes. Il nous manque des renseignements précieux sur les antécédents ainsi que des copies «brouillon», puisqu'un tel procédé devait être autant en usage à cette époque-là qu'aujourd'hui, qui nous laisserait apercevoir l'interaction des deux influences, c'est-à-dire, régionale et superrégionale.
- ⁵ La description la plus récente de ce matériel est celle de Jeanroy (1918), à l'exception des ouvrages de J. Beck traitant les mss. M (1927) et O (1938). Nous n'y avons apporté, dans notre thèse, que des modifications secondaires, et prions le lecteur de consulter ces ouvrages pour tout renseignement de base.
- ⁶ L'absence de *ei* dans des écrits de caractère essentiellement francien laisse irrésolu le problème de savoir si le stade [sj] fut simplement trop éphémère dans tout le domaine d'oïl pour marquer les textes franciens, d'apparition relativement tardive, ou si ce son survit effectivement dans les régions limitrophes et n'est donc pas un simple archaïsme graphique dans nos manuscrits.
- ⁷ Cette remarque laisse de côté toute incidence de *ai* qui représente un *cheva*. Ce dernier phénomène, que nous n'avons pas traité dans la thèse, se rencontre principalement dans des manuscrits lorrains. Dans des formes telles que *chaimin* {chemin}, il peut s'agir effectivement de ce genre de substitution. Nous avons conclu qu'une partie de ces cas d'/intrusif lorrain est ambiguë, pouvant être lu comme un *ai* qui remplace *e*.
- ⁸ Les exemples de *ei* trouvés dans le ms. U sont tous, à une exception près, en position tonique et encore, dans des participes passés au féminin — *enameie*, *plorie*. La question de graphie phonétique n'est pas vraiment pertinente, puisque nous avons affaire à un contexte où *ei* n'apparaît pas dans les autres manuscrits. Les manuscrits M et U sont pourtant les principales sources de cette graphie, pour le premier dans des syllabes atones et pour le second dans des syllabes toniques.

⁹ Les manuscrits M et T sont les seuls à reproduire la voyelle initiale de l'étymon. Dans l'article de son Dictionnaire concernant ce mot, Greimas propose que Va initial noté dans les autres manuscrits résulte d'une contamination par le mot ACCUSARE. Il est tout aussi probable, pourtant, que cette a reflète l'affaiblissement de la voyelle. Pope affirme (p. 439) que ce vocable apparaît dans des textes anglo-normands du xme siècle sans voyelle initiale, et nous avons trouvé ailleurs dans les chansonniers, à l'appui de cette remarque, des formes telles que promettre et anor (honor), où il est bien probable que l'^o] initial s'était réduit à un cheva.

¹⁰ oi dans ce cas est effectivement une graphie caractéristique de la scripta bourguignonne, tel que l'affirme Jeanroy. Mais ce trait est aussi répandu en Champagne et en Lorraine et, avant d'arriver à une conclusion définitive, nous devons faire une étude plus exhaustive des traits qui typifient l'est et le sud-est, ainsi que des traits les distinguant l'un de l'autre.

¹¹ Consulter les pages 144 et 145 de notre thèse pour plus de détails.